

# Les Jardins d'Essais

## Du même auteur

*Les cueilleurs de pommes*, coll. « Littératures », Orizons, 2015

Chantal Danjou

# Les Jardins d'Essais

Orizons  
2017

Dans la même collection, depuis 2012

- Patrick Denys, *Épidaure*, 2012  
Pierre Fréha, *Nous irons voir la Tour Eiffel*, 2012  
Jean Gillibert, *De la chair et des cendres*, 2012  
Jean Gillibert, *À coups de théâtre*, 2012  
Nicole Hatem, *Surabondance*, 2012  
Didier Mansuy, *Facettes*, 2012  
Didier Mansuy, *Les Porteurs de feu*, 2012  
Lucette Mouline, *L'Horreur parturiente*, 2012  
Lucette Mouline, *Museum verbum*, 2012  
Bahjat Rizk, *Monologues intérieurs*, 2012  
Dominique Rouche, *Œdipe le chien*, 2012  
Antoine de Vial, *Obéir à Gavrinis*, 2012
- Éric Colombo, *Par où passe la lumière...*, 2013  
Raymond Espinose, *Lisières, Carnets 2009-2012*, 2013  
Henri Heinemann, *Chants d'Opale*, 2013  
Lucette Mouline, *Zapping à New York*, 2013  
Antoine de Vial, *Americadire*, 2013  
Guy R. Vincent, *Séceph l'Hispéen*, 2013
- Jean-Louis Delvolvé, *Le gerfaut*, 2014  
Toufic El-Khoury, *Léthéapolis*, 2014  
Gérard Laplace, *La façon des Insulaires*, 2014  
Andrée Montero, *Le frère*, 2014  
Laurent Peireire, *Ostentation*, 2014  
Michèle Ramond, *Les saisons du jardin*, 2014  
Michèle Ramond, *Les rêveries de Madame Halley*, 2014
- Michel Arouimi, *Quatre adieux*, 2015  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Procès à la mémoire de mon ombre*, 2015  
Dominique Capela, *La Gravité*, 2015  
Patrick Corneau, *Vies épinglées*, 2015  
Chantal Danjou, *Les cueilleurs de pommes*, 2015  
Raymond Espinose, *Villa Dampierre*, 2015  
Henri Heinemann, *L'Éternité pliée, Journal, Le Voyageur éparpillé*,  
tome V, 2015  
Henri Heinemann, *Et puis...*, 2015  
Fanny Lévy, *Une existence au fil de son passage en ce monde*, 2015

A. Lichtenbaum, *Éphraïm égaré ou la justice des nations*, 2015  
Lucette Mouline, *Épidémie*, 2015  
Lucette Mouline, *Le sexe est bohème*, 2015  
Max Memmi, *Les femmes de Jean*, 2015

Robert Havas, *Parlons rat*, 2016  
Fanny Lévy, *Dieu compte les larmes des femmes*, 2016  
Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016  
Lucette Mouline, *Eva et Maad*, 2016  
Robert Poudérou, *Quelqu'un*, 2016  
Jean-Louis Delvolvé, *Octogénèse ou le sourire de Tagès*, 2016

Pierre-Jean Memmi, *La promesse*, 2016  
Jean-Pierre Barbier-Jardet, *Ur ou les miroirs ardents*, 2016  
Maurice Couturier, *Vers là d'où je viens*, 2016  
Pierre Nougaret, *L'inconnu du marque-page*, 2016

Max Memmi, *La belle Peul et le comptable*, 2017

Pour la collection complète des publications « Littératures », voyez  
en ligne : [www.editionsorizons.fr](http://www.editionsorizons.fr)



Avec *Les Jardins d'Essais*, puis-je parler d'une autobiographie ?

Je préférerais *autoposgraphie*.

De toute façon, je n'aime pas les avis tranchés. Ni les classements de genre définitifs.

*Le Jardin d'Essai* est le jardin d'Alger où j'ai fait mes premiers pas. Il m'a semblé amusant et intéressant que ce lieu évoque à la fois la tentative de se tenir debout — gageure de tout être humain — et un genre littéraire qui soit une recherche personnelle engageant l'esprit de son auteur. C'est donc tout naturellement que le livre porte le nom de ces jardins comme titre général. Il se constitue d'une série de réflexions conjointes sur la vie et l'écriture, chaque texte partant d'une observation, plus précisément d'un poste d'observation, camouflé, indécélable, parce que fondu dans le paysage. Le plus étrange est que la narratrice — entre première et troisième personne, selon — ne sait pas à l'avance où elle trouvera refuge, pas davantage ce qui va la surprendre au détour du chemin ni même si elle trouvera matière à...

Feuille, animal ou lieu... peuvent fournir un point de départ que je travaille ensuite concentriquement et de façon allégorique. Ainsi, les escargots à jolie spirale étant revenus de façon récurrente dans mon champ de vision, ont-ils inspiré ma façon de travailler : ouvrir et s'éloigner de plus en plus de son an/encrage.

Puis il y eut ma découverte du texte de Salah Stétié : « *À ce jardin d'Essai, si magnifiquement nommé par un horticulteur-poète, le promeneur demande un apaisement et un titre [...] et qu'il se plaît soudain à imaginer comme une oasis cernée par l'inhumaine beauté du monde et par la menace que fait peser, sur l'entreprise rêveuse et délicate souhaitant s'exprimer, le dessèchement universel [...] Mais l'esprit sait d'intuition, qu'oasis ou pas, tout jardin d'homme, en sa langue, n'est finalement que d'essai.* »

*Un instant, il lui sembla que l'esprit pouvait tout saisir, tout savoir, tout épier, le pas léger et sûr des astres là-haut, la vie des hommes et des animaux, leurs unions et leurs hostilités, leurs rencontres et leurs luttes, toutes les grandeurs et les petites, ainsi que la mort incluse en chaque vivant.*

Hermann Hesse



À Jeanne, Elisa, Françoise, Jean et les autres  
je dédie le premier récit.



## La vie sauvage

Au-delà du virage... du virag'... vira... vi...  
Elle en a les yeux qui brillent... illent...ill

La route là-bas. Quand il fait beau et chaud, ses flaques  
qui se renouvellent aussi loin que le voyage porte.

Les illusions restent.

Les illusions ne sont pas des illusions.

Elle frappe dans ses mains. Tous les acteurs de son mirage  
reviendront sur scène. Autant de fois qu'elle claquera dans ses  
doigts. Alors, ce virage, à quelques mètres devant elle ?

L'aborder, c'est aller vers la vie sauvage.

Vers une belle existence. Vers...

Une contrée selon son désir avec du secret, plus que la  
route d'abord droite ne le laissait présager. Une inquiétude  
sourde, de grands arbres, une haie touffue, la mer presque  
blanche, beaucoup plus claire qu'elle ne l'est avant le virage,  
tout nimbait la contrée attendue de mystère. Un peu comme  
à Menton, en direction des Balzi Rossi, au moment où ce n'est  
plus tout à fait Menton ni la France ni l'Italie mais un trot-  
toir — frontière, un monde — frontière, un pas — frontière,  
un moment — frontière qu'elle a traversés un jour à pied, par  
jeu, plusieurs fois. L'ombre qui la suivait, tantôt de forme  
opulente tantôt longiligne, avait plutôt l'air d'une statuette  
que d'une ombre. Lors de sa dernière traversée, nocturne,  
l'ombre avait bien sûr depuis longtemps disparu. Montée seule  
jusqu'aux grottes, où, à cette heure tardive, l'Ève callipyge de

midi, sa *Grimaldi*-disait-elle, s'était cachée dans l'anfractuosité la plus profonde, celle qui surplombe le terrain de fouilles en cours. Bien que d'archéologues, elle n'en ait jamais vu un seul en dépôt des terrassements et des quelques vestiges mis au jour. Mais pourquoi donc l'ombre sortait-elle, consciencieusement et tous les jours de soleil, de sa caverne ? Si ce n'est pour l'engager à d'incessantes recherches, à un espoir fou, à une vie plus... plus, plus...

Sur cette route littorale, au Brusco... Qu'importe s'il pleut, ce virage cache un paysage, une  le, une forêt ! Elle était certaine de tenir là une frontière extraordinaire entre et entre et... sa préposition lui revient tel un boomerang : aucune séparation possible,  le reliée au continent par un pont, mer et terre par le b ton, homme gris et femme lasse par leurs mains tripoteuses, la liste serait longue.

Elle se dit :

Je n'aurais pas d  crever la bulle du désir avec sa jolie forme de virage,

Je n'aurais pas d  souffler sur la bulle de savon que fait ma plus jeune fille au bain et qui est énorme, irisée, tenant toute l'anse de ses bras.

Je n'aurais pas d  chercher mes mots, tels que *traverser* ou *transparence*. D'ailleurs leur *tra-tra* aurait d  m'alerter euphoniq ement, presque un cri de corneille.

J'aurais même d  préférer la grotte et son angoisse, son silence, sa solitude.

Le virage était, en effet, un virage sans perspective.   peine l'avait-elle passé, sa belle courbe comme  court e, qu'elle découvrirait un axe entièrement balisé, terre et mer, quilles blanches et rouges sur la voie littorale, bouées de la même couleur en contrebas. Une pancarte mentionnait même — elle ne cite que la fin — « Des travaux d'aménagement réalisés pour vous ».

Vous ?

Elle a failli se retourner. Ce « vous » lui a semblé un peu fantomatique. Quelle serait cette foule ? Une sortie de quelque chose, de cinéma, de stade, de bureau ? Sont-ils morts, sont-ils vivants, ceux qui composent ce « vous » ? Il y aurait donc ce « vous » massif derrière chaque passant, bien plus encombrant que l'ombre de Menton, légère et si discrète qu'elle en rejoignait chaque soir sa grotte ?

Qui êtes-« vous » ? A-t-elle lancé au placard de bois peint dressé à la limite du virage.

Où êtes-« vous » ? Peut-être est-il enfoui dans l'entrelacs du jasmin jaune aux fleurs serrées et déjà flétries.

Le sentier côtier est réduit à sa portion congrue. Blanc et rouge et quand une des bornes rouges est tombée, blanc-blanc comme si le chemin littoral n'existait plus.

Les bouées flottent, moroses.

La mer met une flottille de vaguelettes autour d'elles.

Tout s'arrange comme il peut, eaux, routes, promeneurs.

L'homme âgé qui l'a abordée, raconte par bribes :

Il y a trente-sept ans, avec mon épouse et nos enfants encore jeunes...

(Sourire rêveur)

Les choses ont changé... C'est normal.

Mais il y a tout de même quelque chose d'anormal.

Il fait froid. Marcher avec le col de son manteau relevé. Plus de printemps.

Et elle rétorque :

Puis ce chantier, panneau 30 km/heure répété, pont qui part dans l'île qui ne peut plus s'appeler une île.

Elle tait mais le racontera à son ombre quand elle retournera à Menton :

Un homme et une femme qui se tiennent par la main, trente-sept ans après, est-ce que ça fait ce pont qui cramponne son île comme un harpon, tronquant le *i*-chapiteau, arrachant l'aile, plus le *e* avec l'homme et la femme, muets...



## Petite mer, 6

Deux mouettes s'étaient posées sur le faîte d'une barque. L'une y était déjà depuis un moment. L'autre est arrivée dans un cri. À présent, c'est comme si elles avaient toujours été là, ensemble, sans mouvement et sans bruit. Ou capables de rester ainsi, dans l'apparence de l'immortalité.

Un couple marche, main dans la main. Six doigts, quatre de sa main à lui plus les deux pouces qui se croisent très serrés. Se tenir aussi fort, ça ne fait pas mal ? On peut se demander si ça s'est passé de la même façon : l'un venant se mettre à côté de l'autre en criant. Un couple !

Mais il aura beau faire : il n'a rien de la grâce ni de l'indifférence des mouettes qui exécutent une danse quasi immobile. Les observer, elle, blonde, lui, gris, ne leur donneront pas ce charme leucopnée qui leur permettrait, soudain, de se hisser sur le bastingage.

Quelque chose a changé cependant. Ou s'est perdu. Pris dans les rets que les vols tournoyants des mouettes tissent si facilement à l'insu de tous. La place est mouillée comme s'il avait plu. Elle se remplit.

L'œil ! C'est l'œil de la femme qui s'est tournée en direction des oiseaux. Il est très gros, globuleux même, et de profil. Les mouettes s'étirent comme des filaments ; l'œil, hypnotisé, les voit flamboyer.

Puis, cou replié de la première mouette, coque renflée de l'autre, se tournant — se contorsionnant ? — et se faisant

face. A si peu de distance, il faut être d'excellents danseurs pour ne pas se heurter ni se piétiner. Ce n'est pas donné à tout le monde. Autour d'elles, l'œil, sans cesser de fixer le couple d'oiseaux, déblaie la scène, y compris de bateaux de pêche et de promeneurs inutiles. Quelle attraction, les mouettes !

Les bouches tentent bien de se retrouver, les mains de se prendre et de se reprendre... L'œil vole ! Si bien même que pour parvenir à la hauteur des mouettes posées sur leur barque, tout, l'instant, la lumière si vive, le ciel, la mer et même les toits de Sanary au-dessus de la place, butent contre cet œil imperturbable qui les traverse comme on traverserait une pièce en feu pour se sauver ou sauver...

S'il faut à présent rappeler l'arrivée légèrement décalée des deux mouettes, c'est qu'un nouvel élément est intervenu, sans doute resté longtemps imperceptible jusqu'à ce qu'il trouve à se loger sur la scène bien vide, bien propre, autant que le pont lessivé d'un bateau. Des nuages passent, lentement, on pourrait dire majestueusement, d'un blanc légèrement argenté. Ils ont fait oublier les oiseaux pendant quelques minutes.

Du coup, c'est comme si tout se tenait de l'autre côté de l'anse et même au-delà. L'œil a pris une telle assurance qu'il est sorti en mer après avoir quitté les eaux miroitantes du port. Il a désormais face à lui et réduite aux dimensions d'une maquette, la place où se trouvent le café, les arbres, les bancs et la partie la plus arrondie de la baie et où il y a le plus de voiliers. Les bateaux se balancent. Ils craquent un peu. Est-ce cela même qui se passe d'un lieu à un autre : tangage, fissure, bruissement ?

Et de la femme à l'homme : oscillation, chuchotement ?

## Les deux arrosoirs

Les deux arrosoirs sont sous le palmier. L'un est vide ; l'autre plein et bien fendu sur le haut. Il manque un morceau de plastique de la longueur d'un doigt. Comme si ça avait été arraché d'un coup de croc. Est-ce le destin qui croque dans sa matière vive, la met en lambeaux ?

« Se mordre la langue », dorénavant pour moi, correspond à cet arrosoir déchiqueté. Si tu ne te tais pas ou si tu cherches trop à comprendre... Petite morale à une histoire qui n'a pourtant pas fini de m'en conter.

AK les prend tous les deux. Le robinet n'est pas loin. Plutôt que de revenir chercher celui qui est déjà rempli, il porte l'un et l'autre. « Le plus étrange... » — Et il me l'a répété plusieurs fois — c'est que les deux arrosoirs se répartissent dans la main qui tient chacun d'eux, non de façon rationnelle mais d'une manière propre à créer la confusion. Il ne s'agit plus de savoir lequel est vide et lequel est plein mais de sentir un mélange, presque une harmonie entre les deux, une diffusion s'opérer d'une main dans l'autre main puis dans tout le corps. Un peu comme un artiste qui peindrait le visage et la silhouette de son modèle sans recours au trait pour souligner les formes et surtout dont ces mêmes formes, inéluctablement, déborderaient son projet, l'envahiraient. Le corps était parfait avec ses hanches rondes, ses reins accentués que les mouvements du pinceau rendaient avec habileté, ses lignes mouvantes comme s'il nageait. Mais une vague soudaine de chair déferle, plus

foncée, déformant ses contours, mélangeant l'un dans l'autre, l'un sur l'autre, les unités visage, poitrine, reins, fesses, pieds perdant leurs précisions... « C'est moi, ça ? » lui ai-je demandé. Ça, c'est à dire : une table de peau et de muscles ; un lac profond, noir ; une étoffe avec des relents d'humidité. Voilà ce qui me vient en regardant son travail. Table, lac et tissu s'étendent, gagnent peu à peu du terrain, se parsèment de taches ou de fleurs, de champignons aussi, m'étouffent lentement mais sûrement.

— Oui, c'est toi.

J'ai eu peur en entendant AK me le dire.

Les arrosoirs ne sont plus de simples seaux. Ils ont un long bec d'échassier. Ils fouillent. Ils transplantent. Ils viennent de loin. Ils repartent on ne sait où. Ils font bouger les fleurs.

Quand il fait une pause, AK arrose.

Je suis entourée de drôles de choses, vraiment ! C'est une bizarrerie qui ne cesse pas de s'accroître avec l'arrosage comme avec la peinture. Parfois je me demande si AK n'est pas un peu sorcier. Les bignonnes sont en fleurs et leurs corolles se retournent comme des gants. L'envers est plus clair, plus lâche aussi, trop grand pour son endroit. Et les bignonnes, à leur tour, coulent, se perdent dans une masse orange. Les arrosoirs se succèdent. L'eau brille. Le jet a l'air constitué d'une série de petites perles. Arrosoir ou pas, il y a ce jet ininterrompu qui ne se préoccupe ni du récipient ni de son contenu. Je me demande si c'est toujours de l'eau qui jaillit. D'apparence plus blanche et plus solide que celle au robinet du jardin. Et qui glisse comme la lune dans le ciel, fascinante la lune.

— C'est elle qui précipite les accouchements, accélère l'épanouissement et la chute des fleurs.

Je fais rire AK qui a toujours l'air de ne tenir compte de rien et encore moins de ce que je dis.

Je suis la maîtresse de AK, ça fera un an fin mars. Je revois la floraison de ses amandiers et de son arbre de Judée avec ravissement.

Le jeu des arrosoirs a repris de façon significative depuis deux semaines. Temps exceptionnellement sec pour la saison, c'est ce que répète la radio. Des pétales sont tombés dans la piscine. Ils font des petits yeux roses ou blancs qui flottent tout en vous regardant. Etant donné que c'est une couleur peu fréquente pour des yeux, la piscine et le jardin prennent cet aspect irréel qui ne les quitte pas, comme si le terrain tout entier avec ses fleurs avait glissé et que l'eau colorée de la piscine, à son tour, le recouvrait de sa langue.

AK remet toujours les arrosoirs côte à côte sous le palmier, à l'extrémité de la terrasse, d'où l'on voit le mieux la mer. Pour les soulever, à présent, j'ai l'impression que ça lui est plus difficile. Il doit détacher avec précaution les deux flancs accolés de chaque récipient. C'est comme s'il déployait un cerf-volant, veillant à ne déchirer aucune des ailes de plastique. Ça n'a plus rien à voir avec un simple arrosoir à remplir au robinet. À partir du moment où la solidarité des récipients est rompue, une masse de choses s'avancent. *Dalí soulevant la peau de la mer Méditerranée pour montrer à Gala la naissance de Vénus.* Il y a un peu de cela. Ne plus voir que cette arche formée de deux cuisses inégales, l'une souple, longue mais repliée, l'autre dure et courte, comme un élytre de coléoptère. Dans le bruit significatif de la peau soulevée, il y a le passage du bleu au gris, celui de la mouette avec quelque chose dans le bec — mais je ne sais quoi —, l'idée du bonheur que peut-être je pourrais, j'aurais pu, nous aurions pu atteindre dans le balancement des arrosoirs à bout de bras ou d'une branche de la bignone sous le vent. La fleur est parcourue de stries à l'intérieur qui donnent cette impression de *puits sans fond ou de cercle magique*. Les poils blancs qui sont visibles à l'entrée, juste après le retroussement du pétale, suggèrent, dressés, quelques lames

fines fichées dans la saignée d'une strie. Tout y est si mesuré, si épuré. Plein, vide, plein, vide s'y rencontrent, s'y succèdent, profonds, mêlés jusqu'à la confusion, jusqu'à ce que l'étoile impeccable du pistil collée contre les flancs de la bignone, nous rappelle — et peut-être lèverons-nous les yeux — les lamelles grises et bleues du ciel agitées entre les palmes, mesures antiques de quelque paume gigantesque, d'une main de dieu sans nul doute.

— Voilà, c'est fini ! me dit AK.

Comme j'ai l'air de ne pas comprendre, il ajoute que je n'ai plus besoin de venir, que la série avec moi comme modèle est terminée.